entretien avec

alain verdier

Très investi dans la marche en avant de l'Aïkido en France, comme membre du Collège Technique ainsi que de la Commission Paritaire, Alain Verdier 5e dan, nous livre son point de vue, riche d'une expérience précoce à l'Aïkikaï de Tokyo, sur sa pratique et l'enseignement de l'Aïkido .

L'EXPÉRIENCE TRANQUILLE

D'avoir reçu l'enseignement des senseis à l'Aïkikaï de Tokyo a-t-il influencé votre conception de l'art martial ?

N'étant pas, je pense, complètement imperméable à mes congénères, il serait quelque peu présomptueux de ma part de dire que ma conception de l'aïkido est sortie indemne des divers enseignements que j'ai pu recevoir à l'Aïkikaï, ou en France d'ailleurs dans la mesure où c'est moins une question de lieu que de personne. Au premier plan, il y a en effet les maîtres, les enseignants et l'attrait, donc l'influence qu'exerce sur votre pratique tel ou tel, la perspective qu'il représente. La qualité de cette influence est certainement en partie fonction de la qualité de la relation entre l'enseignant et l'élève et cela ne se décrète pas. Je suis souvent surpris par le manque de pudeur d'aïkidokas même confirmés qui, en la matière, pensent qu'il suffit d'avoir choisi un maître pour que celui-ci les ait élus. Outre le paradoxe évident que représente cette attitude, il s'agit là d'une belle illustration de cette étape égocentrique par laquelle doit passer tout aïkidoka et qui aurait tout à gagner à rester une étape.

Après, bien sûr, il y a le contexte un peu particulier, un peu mythique je dirai, de l'Aïkikaï, l'organisation spécifique des cours, leur succession tout au long de la journée du matin très tôt jusqu'au soir, avec des maîtres différents mais tous de valeur, une « clientèle » également différente selon les moments de la journée. Tout ceci permet au pratiquant curieux et assidu d'enrichir considérablement sa pratique, de varier les expériences ; il en arrive même parfois à oublier qu'il fait un art martial tellement « le cours d'aïkido » est inscrit dans son quotidien et c'est là peut-être qu'il s'imprègne le plus des valeurs essentielles de l'aïkido ; tout ceci évidemment est à la mesure de la perméabilité dont on est capable à ce moment-là.

Faut-il s'imprégner de culture japonaise, de ses rituels, pour mieux comprendre l'aïkido ?

Cela ne peut pas faire de mal !

Plus sérieusement, cette question soulève deux problèmes. Un premier que je formulerai ainsi : « faut-il ou doit-on rester fidèle aux origines de l'aïkido ? » Je sais qu'il s'agit d'un sujet sensible chez nombre d'aïkidokas ; répondre positivement relève, à mon avis, d'une forme de « primordialisme » qu'on pourrait définir comme l'idée, la volonté, l'invocation d'une fidélité intégrale aux origines. Cette idée me semble nier complètement le fait que, si l'histoire de l'aïkido n'a pas forcément un sens, elle a en revanche un cours, un déroulement. La création de l'aïkido est, par définition, un moment essentiel de ce déroulement et il ne s'agit pas bien sûr d'en contester l'impor-

tance. Il n'en reste pas moins qu'il serait aberrant que l'aïkido se donnât comme objectif ou aboutissement la stricte observance de ses origines. Cette forme d'intégrisme, qui par définition n'a que le temps en sa faveur, pourrait avoir comme effet pervers de dispenser de toute réflexion active sur ce que l'on fait, ce qui irait certainement à l'encontre des valeurs que souhaite promouvoir l'aïkido.

Le deuxième problème tient à l'aspect universel de l'aïkido. Si, comme l'a voulu le fondateur, l'aïkido se situe au-delà de toute culture, de toute époque, de toute race et religion, il serait quelque peu paradoxal de devoir s'imprégner de culture japonaise pour pratiquer le « véritable aïkido ». Qu'un minimum soit souhaitable et souhaité, je le conçois tout à fait, et on ne peut que se féliciter de l'apport que constitue à cet égard l'enseignement de ceux qui ont longtemps séjourné au Japon.

En revanche, la compréhension, telle qu'on l'entend pour l'aïkido, c'est à dire non pas seulement intellectuelle mais aussi psychologique et physique, voire sensorielle, nécessite une certaine réceptivité qui peut être fonction des conditions d'accès à l'aïkido. En dehors du Japon, se mettre à la pratique de l'aïkido est souvent perçu par l'intéressé comme un événement à la mesure de la rupture psycho-sociologique qu'il constitue. Au contraire, le Japonais, ou le Français vivant au Japon, ne ressent pas, me semble-t-il cette rupture, ce qui lui permet d'entrer de plain-pied dans la pratique, sans traumatisme, et d'adhérer plus simplement et immédiatement au projet qui lui est proposé.

Je pense que l'enseignement de l'aïkido en France doit aussi prendre en compte cet état de fait et s'efforcer de dédramatiser cet aspect de la pratique afin qu'elle puisse être vécue pleinement.

Chaque discipline martiale a son efficacité spécifique, quelle serait celle de l'aïkido ?

L'efficacité peut se décliner à différents niveaux. Au-delà de celle qui consiste à réduire momentanément ou définitivement, partiellement ou complètement, un adversaire ou réputé tel, il y a d'autres formes d'efficacité plus largement opérationnelles qui me semblent pouvoir être développées par l'aïkido ; la plus intéressante à mes yeux est celle liée à ce qu'on peut appeler, faute de mieux, la présence ; une présence qui serait autre chose que la concentration au sens où on l'entend habituellement et qui confine parfois à l'obsession, une présence qui se libérerait de toute visée narcissique, une présence qui, à travers un conflit dont on ne sait jamais complètement s'il est « pour de faux ou pour de vrai », serait faite de disponibilité, de lucidité, une présence qui serait productrice d'un espace commun entre les protagonistes, une présence qui ne se nourrirait pas de l'élimination, même symbolique, de l'autre. La véritable supériorité de l'aïkido en tant que système éducatif est bien dans la reconnaissance qu'au-delà de la fusion ou de la séparation il y a la place pour un espace commun où chacun justement peut affirmer sa présence. Quelle discipline collective, à part peut-être la démocratie dans le domaine politique, peut se prévaloir d'une telle aspiration ?

Au-delà de la technique, l'aïkido est un état harmonieux entre soi et son partenaire, sans considération de culture de race ou de religion.

Bien sûr, pour nous aïkidokas, l'aïkido a toutes les vertus, en tout cas celles qu'on veut bien lui prêter ; gardons nous de croire cependant que l'aïkido crée « naturellement » cette présence, il ne fait que porter en lui cette opportunité qu'il appartient à chacun d'entre nous de révéler par une pratique assidue et vivante.

Après toutes ces années de pratique de l'aïkido, quelle est l'orientation principale de votre enseignement ?

Elle est très liée à ma réponse précédente. C'est tenter de mettre en oeuvre les moyens permettant de faire émerger et s'affirmer cette présence. Quels sont-ils ? Ce peut être, par exemple, de montrer que la concentration n'est pas le fait de centrer son attention sur un point, de se fixer mais au contraire d'être relâché, dans le sens de « serein », c'est à dire d'être disponible pour intervenir à tout moment sans donner de point d'appui au partenaire. C'est, dans le droit fil, essayer d'avoir l'esprit libre, libre de tout objectif, de tout résultat susceptible d'être utilisé pour une reconnaissance de soi par les autres, c'est éviter d'avoir une vision

**...Ce n'est qu'en améliorant la qualité du passeur et la qualité de la « marchandise » passée qu'on améliorera la transmission.
En aïkido, les deux sont intimement liés même si certains considèrent un peu schizophréniquement que pédagogie et contenu peuvent faire l'objet d'un traitement séparé.
Je pense par exemple que, dans l'enseignement de l'aïkido, il ne faut pas systématiser le recours à des artifices pédagogiques....**

linéaire du temps où il y aurait un début et une fin et où l'on serait à la fois prisonnier du passé et dans l'angoisse du futur, c'est vivre plus intensément le présent pour ce qu'il est et qui ne vaut que pour ce qu'il est.
Bien entendu, à un niveau « technique » moindre, je m'attacherai à faire prendre conscience aux débutants du plaisir qu'ils peuvent éprouver à se mouvoir par rapport à un partenaire, à chuter pour mieux se relever... en évitant également que ces objectifs ne deviennent pour moi une idée fixe ! De façon générale, je m'efforce de solliciter progressivement et le plus intensément possible la « présence » chez les élèves, en étant convaincu qu'il s'agit là d'un puissant levier d'autonomie et de responsabilité en même temps qu'un moyen non négligeable d'améliorer la qualité des relations.

Quel principe majeur proposez-vous à vos élèves pour progresser plus rapidement ?

Au bout de plusieurs années d'enseignement, on sait tous qu'il est un peu vain de vouloir faire progresser plus rapidement les élèves : l'aïkido n'est pas une course, même pas une course de fond. La bonne vitesse de progression, c'est celle où l'élève a l'intime conviction, corroborée par le regard de l'enseignant, qu'il progresse. Le problème récurrent de la pédagogie touche au choix de la logique d'enseignement : faut-il privilégier une logique de la restitution ou une logique de la compréhension ? Bien sûr, ce n'est pas aussi tranché que ça mais on penche tous d'un côté ou de l'autre. En ce qui me concerne, je penche plutôt du côté de la compréhension, car ce me semble plus prometteur, mais je ne minimise pas du tout l'intérêt de la restitution. Surtout si c'est une restitution bien comprise ! Ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est que l'aïkido ne devienne par trop réducteur et n'enferme ses pratiquants dans des schémas stéréotypés, auquel cas on se dirigerait tout droit vers la mort de ce qui est vivant. Pour répondre plus directement à votre question, je crois que la progression est directement fonction du plaisir que l'on a à se sentir progresser et qu'elle se moque un peu des délais de livraison.

Les techniques d'armes peuvent-elles avoir un effet dans ce sens ?

C'est une question qui aura du mal à être tranchée ! Faut-il avoir fait du latin et du grec pour s'exprimer plus vite et correctement en français, pour être un bon écrivain ? Je n'ai pas d'avis arrêté, mais concernant le sujet qui nous occupe, je ne demande qu'à être convaincu tant je suis intimement persuadé, pour l'avoir vécu de façon furtive, qu'il y a un lien mais qu'il n'est pas toujours là où on essaie de nous faire croire qu'il est. Il n'est pas rare que la pratique des armes soit considérée par les enseignants comme un dérivatif à l'aïkido. Il n'est pas rare non plus que cette même pratique soit vue comme parfaitement indispensable à toute progression en aïkido. Alors, fusion ? séparation ? Il y a sûrement un espace commun entre aïkido et armes où les positions peuvent s'affirmer sans se rejeter. Même si pour d'aucuns, le travail des armes donne l'illusion d'un plus grand réalisme, au fond il est plus austère, dans un premier temps moins chargé de valeur « communication », le contact y est plus virtuel et, de ce fait, il me semble que c'est une pratique qui exige beaucoup de temps et d'investissement avant de pouvoir faire un début de lien avec l'aïkido. Ce n'est bien entendu pas une raison pour ne pas s'y adonner, ce pourrait même être une raison pour le faire mais, dans tous les cas, je ne crois pas à l'effet d'accélérateur que cela pourrait avoir sur la progression en aïkido.

entretien avec

alain verdier

Est-il nécessaire de faire un travail particulier de développement et maîtrise de l'énergie interne ?

Je n'y ai jamais pensé tout à fait en ces termes là. Il m'est arrivé, il y a de cela très longtemps, de faire des stages de respiration. Est-ce cela l'énergie interne ? Toujours est-il qu'un ami m'ayant fait remarquer que, lui, il n'arrêtait jamais de respirer et que cela lui semblait même préférable, j'ai cessé de me polariser sur cet aspect des choses ! Depuis, j'ai eu tout loisir de vérifier que, effectivement, quand on fait de l'aïkido, on continue de respirer !

Comme membre du collège technique, quelles propositions faites-vous pour améliorer encore la transmission de l'aïkido ?

Quand on transmet un savoir, quel qu'en soit le niveau, on est dans un rôle de passeur. Le passeur se trouve face à une demande, une envie et je crois que, comme le dit la chanson, il ne faut pas trop donner avant même l'envie. Ce n'est pas une question de rétention d'informations mais bien d'adéquation, de décalage pouvant exister entre le projet de l'enseignant et la capacité réceptive de l'élève. Ce n'est qu'en améliorant la qualité du passeur et la qualité de la « marchandise » passée qu'on améliorera la transmission. En aïkido, les deux sont intimement liés même si certains considèrent un peu schizophréniquement que pédagogie et contenu peuvent faire l'objet d'un traitement séparé. Je pense par exemple que, dans l'enseignement de l'aïkido, il ne faut pas systématiser le recours à des artifices pédagogiques. L'aïkido porte déjà en lui tout l'enseignement dans la mesure où il est avant tout communication et que communiquer, c'est transmettre ; la moindre technique d'aïkido est chargée d'informations à l'attention du partenaire. Donc, ce qu'il nous faut améliorer avant tout c'est la qualité de notre pratique : pour cela on a la chance en aïkido de pouvoir faire autant de « brouillons » qu'on veut, des brouillons écrits au propre immédiatement, avec plus ou moins de fautes d'orthographe, plus ou moins de fautes de grammaire ; jamais d'œuvre définitive comme peuvent l'être un livre, une peinture, un poème qui auraient été repris cent fois, corrigés, polis.

Il ne faut donc pas laisser passer cette chance qui permet de prendre le recul suffisant pour analyser sa technique, car c'est ce qui nous rendra plus tolérants à nos différences et peut-être même les effacera partiellement. C'est ce qui permettra également à l'aïkido de ne pas devenir un champ insularisé pour spécialistes, tant la spécialisation, en limitant la zone du savoir, me semble bornée et productrice de postures. Le véritable risque est bien là, que la réalité devienne une réalité pour chacun. Alors, peut-être les enseignants doivent-ils se souvenir que l'aïkido, à l'image du labyrinthe, est une énigme qui, pour être résolue, suppose de valoriser l'échec, de tirer parti des impasses et des impossibilités, de faire face, de persévérer, de se souvenir, de jouer, d'accepter de se perdre pour trouver des issues qui sont la plupart du temps provisoires. Se perdre n'est jamais un échec, « c'est seulement une occasion d'aller là où on n'est pas attendu. » Dans ce sens-là, nul doute qu'une valorisation raisonnable de l'échec produit de la confiance en soi. Or, la confiance en soi et le doute sont bien les deux moteurs qui nous permettent d'aller de l'avant.

Comme passeur de savoir, Alain verdier s'appuie sereinement sur une expérience rare ainsi que sur une grande maîtrise des techniques.

Quelle est la finalité de l'aïkido ?

C'est arriver à traverser des labyrinthes sans cesse réinventés par ceux que nous trouvons sur notre route, parfois en travers de notre route. L'aïkido, c'est un peu un miroir qu'on transporte tout au long de cette route. Ce miroir, il faut en prendre soin, ne pas l'ébrécher, ne pas le casser et c'est quand même mieux de le nettoyer de temps en temps. Faute de quoi, il pourrait être tenté de renvoyer des images brouillées. Je me plais à imaginer que quand on habite complètement l'image renvoyée par un miroir en bon état, alors on doit pouvoir vivre sans réticence, jusqu'au dernier moment.

Alain Verdier
Enseigne à la salle Félix
Rue Jean Iriquin
33400 Talence

Tél : 06 62 03 82 43
Tél : 06 25 94 63 06

http://www.campus-aikido.fr/